

Les vingt ans du cégep Ahuntsic

Mot prononcé lors du lancement de l'exposition des publications du personnel du collège

Parmi les différentes manifestations qui jalonnent les **fêtes des 20 ans**, celle-ci me tient particulièrement à cœur. Non seulement parce que j'aime les livres et la lecture, mais parce que souligner 20 années de publication est particulièrement approprié dans un établissement d'enseignement.

En effet, un des paradoxes des cégeps est que l'activité essentielle qui s'y déroule, l'enseignement, est peu visible. Il se passe dans un espace clos, la classe, et les relations qui s'y nouent n'appellent guère, au contraire, le regard d'un tiers. Mais les publications, elles, sont visibles, elles sont le prolongement naturel de l'enseignement et elles réclament de leur auteur des qualités analogues à celles des professeurs.

Une publication, c'est une autre manière de s'adresser à un auditoire, plus grand et différent de celui de la classe. Tout comme dans l'enseignement, l'originalité n'y est pas toujours dans la production de connaissances nouvelles, mais dans la mise en forme, l'organisation de ce qu'on veut transmettre.

Publier, comme enseigner, c'est aussi s'exposer, mais cette fois – et cela demande encore plus de courage – devant un public plus large, composé aussi de pairs et moins immédiatement suivi que le public captif d'une classe.

Publier, comme enseigner, c'est toujours un acte de générosité, c'est donner aux autres ce que l'on a appris ou découvert pour que, eux, à leur tour le saisissent plus vite, plus facilement. Vous tous qui avez publié, en prenant sur vos heures de sommeil et vos heures de vacances et vos loisirs, vous savez bien que l'argent, si tant est qu'il y en ait eu, n'est pour rien dans votre production et votre création.

Enfin, publier, comme enseigner, c'est vouloir laisser un trace.

La publication est bien dans le même sillage que l'enseignement. C'est pourquoi, aujourd'hui, à travers celles et ceux qui ont publié nous fêtons aussi celles et ceux qui ont enseigné et n'ont pas publié. Et peut-être partirez-vous d'ici avec l'idée que vous pourriez et que vous devriez le faire. Même si cela vous mène loin.

Car cela peut vous mener loin. Les exigences de la publication peuvent vous conduire à vous investir totalement dans votre œuvre avec une intégrité sans recours. Et parfois, sans retour. Cela peut vous conduire à brûler vos vaisseaux, comme ceux de Grecs devant Troie. Et là, impossible de faire marche arrière.

J'ai de l'admiration pour de tels gestes. Car ils existent. Ils existent même chez nous. Beaucoup d'entre vous ont connu Jacques Dufresne. Et tout récemment, une de vos collègues, France Théorêt, professeur de français au collège depuis 19 ans, a quitté salaire, sécurité

d'emploi, pour se livrer dans la précarité à l'exigence que réclame son travail sur une écriture qui veut faire parler le corps et les souffrances trop longtemps tue des femmes.

Oui, publier est bien un acte de courage et de générosité.

En terminant, je voudrais ajouter ceci. Je souhaite que cet événement se perpétue, car on ne doit pas rester étranger dans son propre pays. Dans l'introduction de la liste encore incomplète des publications, Denise Brisebois, au nom du comité organisateur a écrit : « Notre but est avant tout de créer une banque informatisée des œuvres produites par les gens du collège et de l'enrichir au cours des années qui viennent. Le projet de créer un dépôt volontaire de courtoisie repose uniquement sur l'idée de nous faire connaître, les uns aux autres, nos talents cachés. Nulle obligation, un plaisir, un projet à long terme. »

Oui, nous faire connaître les uns aux autres. Ne pas rester étranger à son propre pays. Ne pas rester étranger dans son propre pays, dans sa communauté de travail. Ce projet de « dépôt volontaire de courtoisie » n'est sans doute pas pour les personnes une obligation, mais c'est, pour la communauté du collège, une **nécessité**. Pour dire cette nécessité, j'emprunte des extraits du poème *Recours au pays* de Jean-Guy Pilon :

Nommer les choses, ne cesse jamais de nommer les plantes, les pierres, les objets.

N'oublie pas le nom qui est rivé à chaque visage, à chaque corps, à chaque étreinte. Dis ce que tu es, ce que tu bâtis, ce que tu crois, ce que tu aimes. Ce que tu hais aussi, mais sans mépris. Dis le nom de ta maison, le nom de tes camarades, le nom de la ville. Nomme les choses et les êtres par leur nom, pour avoir qui tu es.

Il ne faut pas être étranger en son propre corps, il ne faut pas être étranger à son pays, il ne faut pas être étranger dans son pays.

Paul Inchauspé, directeur général

Mars 1988